
LE MOIS

Lettre de Paris.

L'Académie Goncourt a voulu peut-être donner une bonne leçon aux importuns sollicitateurs de son prix annuel qui, deux mois durant, multiplient les démarches, nouent de savantes intrigues, manœuvrent les influences et harcèlent les Dix. Elle est allée choisir en province son dix-huitième candidat. Elle a ramené assez inopinément de Vouillé (Deux Sèvres) un petit instituteur vendéen que tenait par la main M. Gaston Chérau, l'auteur de *Champi-Tortu*, le préfacier de *Nêne* l'ouvrage couronné. Et voilà, contre toute attente de ses concurrents qui tous se déclaraient du génie et pensaient avoir produit un chef-d'œuvre, M. Ernest Pérochon passé de son village à la célébrité.

Nêne est le cinquième volume de M. Ernest Pérochon. Il avait fait paraître auparavant deux ouvrages en prose *Creux de Maison* et *Le Chemin de la plaine* et deux recueils de vers : *Chansons alternées* et *Flûtes et bourdons*. Ces livres ont été publiés chez Clouzot, à Niort. Ils n'avaient eu qu'un retentissement médiocre. Nul, aux pronostics des courses sur la foi des journaux sportifs bien renseignés par les propriétaires d'écuries en vogue, n'avait lu le nom de *Nêne*. On ignorait ce partant-là. Les libraires n'avaient pas le livre en montre. Mais, trois jours plus tard, un éditeur parisien dans des conditions de rapidité d'exécution qui font honneur à sa maison, déversait sur le marché et sous firme connue, d'importants tirages. Et la spontanéité du geste fut évidente aux yeux les plus prévenus !

M. Ernest Pérochon est-il préparé à ce brusque coup de soleil de la gloire ? Il n'a point jusqu'ici encombré journaux (1) ou revues de sa prose, comme l'aurait pu faire un habile homme. Peut-être a-t-il été pris un peu au dépourvu.

Quoiqu'il en soit, poète ou romancier, M. Ernest Pérochon est un excellent écrivain régionaliste. Il n'a pas plus de talent, pas moins non plus, que notre collaborateur M. Georges David, qui est presque son compatriote et qui traite les mêmes sujets ou peu s'en faut, mœurs et types rustiques d'un coin de France, avec la même observation judicieuse et malicieuse et d'une veine un peu courte également.

(1) Sauf « Le Figaro ». (N. D. L. D.)

Tout récemment, M. Ernest Pérochon a donné à la *Revue Hebdomadaire* quelques pages à sa manière où sont évoqués, par de menus détails typiques, de simples gens dans leur milieu ordinaire : *Le Village*. En voici le pendant en poésie. Ce n'est point de l'inédit. C'est le *l'inlu*, ce qui, en fin de compte, revient à peu près au même.

LE VILLAGE

*Dans un repli touffu des vallons carrelés,
Sous des toits fort anciens, inégaux, bosselés,
Toits fatigués, tachés de tuiles disparates,
Ainsi qu'un oiseau triste assis entre ses pattes,
Le village se tasse et somnole accroupi :
Le village cagneux sous la brume est tapi,
C'est un vieux; il est las, sans pensée, il ignore;
La brise qui passait au champ multicolore
N'est plus, et la grande âme obscure du temps froid
A jeté la tristesse et le doute et l'effroi
Sur les pauvres maisons aux portes mal fermées
Et le vent très brutal a sabré leurs fumées
Qui, subtiles jadis et mignardes sans fin,
S'élevaient doucement au crépuscule fin.
Et le village est seul sous le grand ciel austère
Dont il ne comprend pas le rigide mystère.
C'est un vieux souffleté par tous les vents méchants :
Il est las, sans pensée; il est seul dans les champs.
C'est pourquoi tristement il se recroqueville
Sous ses haillons de murs et ses toits en guenille.*

*Mais lorsque le printemps a frappé dans ses mains
Pâle et joyeux sous le feuillage des chemins,
Se dégourdit un peu le vieux cache-misère,
Comme si renaissait une antique chimère
En son cœur immobile alourdi de sommeil.
Il ne sait point l'ardeur d'un rapide réveil;
Il est lent, il attend que le soleil essuie
La rouille de l'hiver et les taches de pluie,
Qu'il rompe le nuage et puis, qu'il chasse encor
Les flambeaux du brouillard avec son balai d'or.*

*Alors, il se ranime et de douces haleines
Emportent ses bruits mous et ses odeurs malsaines.
Il peut songer enfin que le ciel de l'été
Reconnaît le village et son humilité.
Il possède, à défaut des triomphants espaces,
La gloire des jardins devant ses portes basses
Et l'hospitalité splendide du beau temps.
Sombre, il est au milieu du bonheur éclatant,
Tel un immense oiseau de l'époque première,
Couvant ses sales œufs dans un nid de lumière...*

Ce poème ouvre le volume *Flûtes et bourdons* paru en 1909. Le dernier trait est d'un réalisme trop accusé. On s'étonnera point outre mesure si je préfère tel croquis poitevin de Georges David qui dans *Le Toit qui fume* ou *Le pain dans la Huche* dont l'originalité attentive au décor campagnard est tout de même plus artiste. Voici un *Crépuscule* :

*Un train vient de passer; son long panache blanc
Traîne encore au-dessus des collines lointaines,
Un reste de clarté meurt au fond de la plaine,
Un souffle frais apporte un angelus dolent.*

*Et ce sont des abois, des appels qu'on entend
Monter des chemins creux où s'en vont des charrettes
Et, tout de suite, au ras de l'ombre qui s'étend,
La lune a des rougeurs de lampe qu'on apprête.*

*Puis elle monte haut, plus petite et plus pâle,
Et le chaume s'argente et le vieux toit sourit,
Cependant qu'émergeant du fond qui s'assombrit,
Un peuplier géant chante une pastorale.*

Quant à M. Edmond Gojon qui obtint le prix Femina, Vie Heureuse, fort recherché aussi, le succès qui le désigna fut peut-être le résultat d'un phénomène de télémechanique. M. Edmond Gojon habite en effet présentement Alger où il est retourné vivre après avoir un temps promené sa mélancolie frileuse de colonial dans les salons parisiens. C'était vers 1910. Il s'était créé aussitôt débarqué d'illustres amitiés surtout parmi les dames et qui le servirent et qui lui sont demeurées fidèles, s'il est exact que le choix de 1920, à la table de Mme la duchesse de Rohan, présidente du décaméron,

fut la conséquence, (comment dire ?) d'une surprise, d'une cabale, et provoqua, outre une véhémence protestation de Mme Rachilde, quasiment une révolution de palais. Mais, à la lecture des gazettes relatant l'incident, il est devenu évident combien la gloire passe vite à Paris puisque, même parmi les gens de lettres, on ne paraissait pas avoir beaucoup gardé souvenir de ce jeune homme qui disait le *Jardin des Dieux* sur le mode parnassien, avec l'ampleur, l'éloquence, la verbosité solennelle et colorée d'un véritable Africain. Déjà, avec son premier livre *Le Visage penché* que ses partisans déclaraient l'œuvre révélatrice de l'époque, Edmond Gojon avait fait du bruit dans la capitale. On avait voulu l'imposer comme lauréat de la Bourse nationale de voyage qui venait d'être fondée et qui, cette année 1910, fut, si je ne m'abuse, attribuée à M. Maurice Levaillant.

Edmond Gojon était alors très répandu dans les milieux littéraires et je me rappelle l'avoir entendu réciter, dans l'atelier du peintre et poète Emile Bernard, à Montmartre, une redoutable *Litanie de la lune*, qu'il ne nommait pas Tanit, faite sur le patron des *Litanies de la luxure* d'Albert Samain et qui ne comptait pas moins de cent-trente distiques. De la première invocation à la dernière, la Savoyarde sonnait trois fois et les auditeurs bâillaient un peu entre leurs doigts.

Et Virgile pensif sur la cire incliné
Gravait : Per amica silentia lunæ.

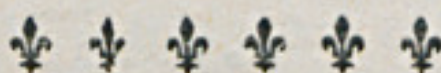
Au théâtre Marigny, à l'occasion de l'anniversaire de la mort d'Emile Verhaeren a eu lieu une matinée en hommage au grand poète de *Toute la Flandre*. La récitation des poèmes a été précédée d'une conférence de M. André Gide. M. André Gide a débuté par un exposé de physiologie et expliqué le phénomène cardiaque de la diastole et de la systole pour aboutir à cette conclusion moins inattendue : Verhaeren est un poète Européen.

Chez Madame Aurel, le professeur Maurice Wilmotte a fort congrûment et fort éloquemment parlé d'Albert Mockel, l'homme et l'œuvre. Excellente occasion de relire, à ce propos, les belles pages compréhensives que, dans l'*Almanach de l'Amitié de Flandre et de France pour 1921*, M. Edmond Pilon a écrites sur l'un des premiers titulaires de la récente Académie des Lettres de Belgique.

Au Salon des Jeunes organisé aux Tuileries, on entendit encore, interprétés par des vedettes de nos grands théâtres, outre une causerie de Han Ryner, le penseur des *Apparitions d'Ahasverus*, des poèmes de Mockel, de Saint Georges de Bouhélier, de René Ghil, de Paul Fort, de Fernand Divoire, de Gustave Kahn, de Vièlè Griffin, de Marcel Millet, de Klingsor, de Pierre Alin. M. Marcello-Fabri, promoteur de la matinée, est un homme éclectique.

Enfin il y a tous les quinze jours à la Comédie Française des séances de poésie qui font recette.

LÉON BOCQUET.



Littérature et Histoire.

André-M. de Poncheville : *Verhaeren en Hainaut*. — Paris : Mercure de France.

M. André-M. de Poncheville qui dirige « L'Almanach des Amitiés Françaises » et qui était un des plus fidèles amis de notre grand poète Emile Verhaeren a eu à cœur, après l'armistice, de se rendre en pèlerinage au Caillou-qui-bique près de Roisin, Autreppe.

Et c'est une espèce de « reportage » ému, sympathique et sincère qu'il nous apporte sous la forme d'un élégant petit volume. Après nous avoir évoqué le décor dans lequel durant si longtemps Verhaeren travailla, M. de Poncheville nous raconte quelques souvenirs personnels de la vie que menait le créateur de « La Multiple Splendeur » au milieu des âmes simples, naïves et belles des paysans. Puis, l'auteur nous montre également les Allemands envahissant la petite maison, le sanctuaire où tant de jeunes enthousiasmes vinrent, naguère, se retremper, où tant de belles et généreuses pensées furent transmises par le Maître défunt aux débutants de France et de Belgique.

Ce petit livre de piété quasi filiale, vaut surtout par ses qualités d'observation et de pénétration. Il nous est précieux comme nous serait cher et sympathique un témoin qui, de l'autrefois de l'existence de Verhaeren, se serait glissé jusqu'à nous pour nous confier tout bas combien ce Maître fut bon et grand dans sa simplicité.